



HAL
open science

Portrait itinérant

Élodie Guillon

► **To cite this version:**

Élodie Guillon. Portrait itinérant : le Baal de Tyr, d'un rocher à l'autre. Noms de dieux. Portraits de divinités antiques, Éditions Anacharsis, 2021, Collection Essais. Série Histoire, 979-1-027-90408-2. halshs-03114549

HAL Id: halshs-03114549

<https://shs.hal.science/halshs-03114549>

Submitted on 19 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



Melqart-Héraclès, v^e s. av. n.è. Figurine en calcaire en provenance d'un dépôt de statuettes de Kition (Chypre), découvert par la mission archéologique suédoise de Chypre.

Musée des Antiquités méditerranéennes (Medelhavsmuseet, Stockholm), n° K. 019+145+378.

CHAPITRE 8

Portrait itinérant : le Baal de Tyr, d'un rocher à l'autre

Élodie Guillon

Melqart, le Baal de Tyr

En 2016, Corinne Bonnet et Laurent Bricault ont publié un livre sur les dieux voyageurs¹. Parmi eux figurait Melqart, dieu tutélaire de la cité phénicienne de Tyr, dont Corinne Bonnet nous raconte les déplacements tout autour de la Méditerranée². Melqart est en effet présent du Liban à Gibraltar, à travers des inscriptions laissées par les Phéniciens, des objets le représentant et des récits rapportés par des auteurs grecs et latins. La majorité de ces témoignages le rattachent explicitement à son origine tyrienne, en précisant, en phénicien, qu'il est le Baal de Tyr, c'est-à-dire le Maître de Tyr. En grec, en revanche, il est appelé Héraclès ou Héraclès tyrien, ou encore Héraclès archégète, car les Grecs trouvaient en Melqart des traits communs avec le

1. Corinne Bonnet, Laurent Bricault, *Quand les dieux voyagent. Cultes et mythes en mouvement dans l'espace méditerranéen antique*, Genève, Labor et Fides, 2016.

2. Corinne Bonnet, « Les voyages de Melqart. Du Rocher sacré de Tyr aux Colonnes d'Hercule », *ibid.*, p. 21-44. Sur ce dieu en général, voir Corinne Bonnet, *Melqart. Cultes et mythes de l'Héraclès tyrien en Méditerranée*, Louvain/Namur, Peeters/Presses universitaires de Namur, 1988.

fil de Zeus, ce demi-dieu né d'une mortelle, Alcmène, lui aussi infatigable voyageur, explorateur et fondateur de nombreuses cités. Les Romains nommaient le Baal de Tyr Hercule pour des raisons similaires. De l'ensemble de ces noms ressortent d'emblée quelques attributs du protecteur divin de Tyr : son itinérance, sa capacité à fonder et protéger une cité, son ancrage géographique. Et c'est bien de Tyr que nous allons à présent partir, dans les pas de Melqart, pour comprendre les contextes qui l'ont vu s'implanter, et ainsi enrichir et compléter le portrait pour l'instant simplement esquissé³.

Tyr est une grande métropole située sur l'actuelle côte libanaise. Jusqu'au siège d'Alexandre le Grand en 332 av. n. è. et la construction d'une jetée la rattachant au continent, la cité s'élève sur une île à quelques encablures de la côte. Selon Nonnos de Panopolis, qui livre une version grecque tardive du mythe de la fondation de Tyr, l'île s'est constituée à partir de deux rochers errants, fixés grâce à l'intervention d'Héraclès, dont l'oracle a permis aux premiers Tyriens de prendre possession et de fonder leur ville⁴ :

Alors le rocher instable cessera de vagabonder, porté par l'eau, mais sur des fondations inébranlables il se fixera spontanément et s'unira au rocher isolé. Fondez sur ces deux points culminants une ville dont les quais seront baignés par chacune des deux mers. (*Dionysiaques* XL, 311-580)

Nonnos n'est certes pas phénicien et il écrit longtemps après la fondation de la cité, aux IV^e-V^e siècles

3. Sur la notion problématique de « phénicien » comme construction historiographique et sur le bénéfice qu'il y a à travailler à des échelles plus circonscrites comme Tyr, voir Josephine C. Quinn, *À la recherche des Phéniciens*, Paris, La Découverte, 2019.

4. Pour la traduction, voir Corinne Bonnet, *Melqart. Cultes et mythes de l'Héraclès tyrien...*, *op. cit.*

de n. è.; pourtant, de sa version du mythe ressort avec force le lien entre le dieu et la cité insulaire. Pas loin de mille ans auparavant, c'est le « père de l'histoire », le Grec Hérodote (v. 480-425 av. n. è.), originaire d'Halicarnasse en Asie Mineure, qui fait état dans ses *Enquêtes* de cette connexion étroite entre le dieu et la ville : de passage à Tyr, il se rend au sanctuaire de Melqart et y converse avec les prêtres. Ces derniers lui affirment que le temple a été construit au moment même de la fondation de Tyr, soit deux mille trois cents ans avant son passage en Phénicie (*Enquêtes* II, 44).

Côté phénicien, c'est le nom même du dieu qui marque sa relation avec la ville de Tyr. Melqart est désigné comme le roi de la ville, puisque son nom est composé en phénicien de deux éléments : *milk*, qui signifie « roi », et *qart*, qui veut dire « ville ». Personne, dans l'Antiquité, ne s'est jamais interrogé sur l'identité de la ville ainsi évoquée. *Qart* est évidemment Tyr, tout comme Rome, la ville par excellence aux yeux des Romains, est simplement nommée l'*Urbs* (la Ville) en latin. Melqart est ainsi un dieu royal ou un roi divin, résidant à Tyr depuis le moment où elle a été rendue habitable, d'aussi loin que ses habitants s'en souviennent. La ville ne peut exister sans son dieu ; le Baal de Tyr n'a pas de raison d'être sans Tyr. Le fait que le nom du dieu constitue un trait d'union avec son espace vital met en évidence la relation essentielle, existentielle, qu'il entretient avec elle. Même lorsque Melqart part à l'aventure sur les rivages méditerranéens, ce lien consubstantiel demeure.

Si Tyr est la Ville par excellence aux yeux des Phéniciens, elle est également le Rocher. En effet, le nom sémitique de Tyr est *Ṣour*, qui signifie littéralement « le Rocher ». Le renvoi à l'élément lithique dans ce toponyme n'est pas anodin, comme le souligne encore Nonnos dans son récit du mythe de fondation, et les Anciens n'ont de cesse de jouer avec le double sens de *Ṣour*, désignant tant

la ville que la roche sur laquelle l'établissement humain s'est implanté. Melqart est donc autant le Baal de la ville de Tyr que celui du Rocher. Il possède dès le départ un portrait en trois dimensions, pour ainsi dire, en tant que roi-dieu mais aussi maître du rocher et initiateur de la ville. Pour tirer de cette première esquisse un portrait plus détaillé du dieu, il faut s'éloigner de Tyr, embarquer sur un vaisseau et emprunter les voies de la diaspora tyrienne en Méditerranée.

Rejoignons Malte, pour commencer. L'île, située en Méditerranée centrale, a livré deux cippes⁵ jumeaux de marbre blanc, découverts au xvii^e siècle par les chevaliers de l'ordre de Malte. Ces petites colonnes fuselées sont chacune dressées sur un socle inscrit à la fois en phénicien et en grec⁶. Cette double inscription bilingue, qui a servi à déchiffrer le phénicien au xviii^e siècle, exprime la reconnaissance de deux frères, Abdosir et Osirshamar, qui se disent tyriens, envers leur dieu ancestral :

Inscription phénicienne :

À notre Seigneur à Melqart, Baal de Tyr, ce qu'a dédié
ton serviteur Abdosir et son frère Osirshamar
les deux fils d'Osirshamar, car il a écouté
leur voix, qu'il les bénisse !

Inscription grecque :

Dionysos et Sérapion les
fils de Sérapion, Tyriens,
à Héraclès archégète.

5. Un cippe est une petite colonne sans chapiteau ou tronquée, sur laquelle on gravait quelquefois des inscriptions et qui pouvait avoir différents usages : borne, stèle funéraire, offrande aux dieux...

6. Éric Gubel, *et al.*, *Art phénicien. La sculpture de tradition phénicienne*, Paris/Gand, Réunion des musées nationaux/Snoeck, 2002, p. 158. Un cippe est conservé au Louvre, l'autre au Musée archéologique de Malte. La traduction proposée, figurant déjà dans le *Corpus Inscriptionum Semiticarum* I, 122-122 bis, provient de ce même ouvrage, p. 158, n° 178.

L'étude épigraphique de ces deux monuments suggère une date vers le II^e siècle av. n. è., bien après la fondation de la cité de Tyr et le voyage d'Hérodote au Rocher. Pourtant, c'est une fois encore le lien intime de Melqart avec Tyr/Sour que les deux frères choisissent de souligner en phénicien comme en grec. Dans la version phénicienne, en effet, ils s'adressent à Melqart en tant que Baal de Tyr, le Maître de la Ville, le Seigneur du Rocher, tandis qu'en grec le dieu est nommé Héraclès et qualifié d'archégète. Le choix d'Héraclès comme correspondant de Melqart est courant ; par contre, la qualification d'archégète, autrement dit de « fondateur », sans nous surprendre, s'avère riche de connotations. On peut dire qu'elle active tout un imaginaire collectif en vertu duquel le dieu est perçu comme le fondateur de Tyr, mais aussi comme un acteur divin important en Méditerranée, en relation avec la fondation d'autres cités⁷. Être fondateur n'est donc pas une capacité ponctuelle du dieu, qui se serait exprimée uniquement à Tyr, sa « résidence principale », mais bien plutôt un trait constant et intrinsèque chez Melqart, un élément dynamique de sa personnalité qui se déploie dans toute la Méditerranée⁸.

Melqart le fondateur

L'aptitude du dieu à fonder des villes nouvelles, à maîtriser de nouveaux rochers s'exprime dans des récits rapportés par Justin, un auteur du II^e ou III^e siècle de n. è., qui propose un *Abrégé des Histoires philippiques* de Trogue Pompée, une

7. Voir l'analyse de Giuseppe Garbati, « *Fingere l'identità fenicia: Melqart "di/sopra ʃr"* », *Rivista di Studi Fenici* 40/2, 2012, p. 159-174, sur la portée « identitaire » de ce motif.

8. Sur la dimension méditerranéenne des activités des Phéniciens, voir Élisabeth Fontan, Hélène Le Meaux (éd.), *La Méditerranée des Phéniciens. De Tyr à Carthage*, Paris, Somogy, 2007.

histoire universelle contenant plusieurs fondations, dont celle de Carthage (XVIII, 4, 15). Si l'on en croit ce récit, Elissa, une princesse tyrienne, serait à l'origine de la fondation de la cité africaine. Après avoir perdu son mari, le riche prêtre de l'Hercule de Tyr, à savoir Melqart, assassiné par le roi, craignant pour sa vie, Elissa prend la fuite, accompagnée de quelques fidèles, en ayant soin d'emporter avec elle les *sacra Herculis*, les objets consacrés à Hercule. De quoi s'agit-il, au juste ? Et quel usage exactement les expatriés font-ils de ces *sacra* ? Nous l'ignorons, mais ce qui est clair, c'est que ces objets semblent absolument nécessaires dans le processus de fondation d'une nouvelle cité.

Afin d'en avoir confirmation, considérons un autre récit de Justin, relatif cette fois à la fondation de Gadix (Cadix) en Espagne méridionale. Cette cité devint à partir du VIII^e siècle av. n. è. l'un des plus importants et puissants établissements phéniciens d'Occident, qui contrôlait l'accès au détroit de Gibraltar, les célèbres Colonnes d'Héraclès/Hercule. Là encore, Melqart est impliqué dans le processus de fondation, puisque « les Gaditains transfèrent de Tyr, d'où les Carthaginois tirent aussi leur origine, en Hispanie, les *sacra* d'Hercule, conformément à une injonction reçue en rêve » (XLIV, 5, 2)⁹. Cette fois, c'est le dieu lui-même qui dévoile, par le truchement du songe, la nécessité de faire appel à lui pour la fondation du futur établissement. Melqart préside ainsi à chaque implantation d'une ville nouvelle par les Tyriens. Or, « ville nouvelle », en phénicien, se dit *qart hadasht*, ce qui est précisément le nom de Carthage. D'autres Carthage encore sont connues des sources, et certaines ont même gardé ce nom jusqu'à aujourd'hui, que ce soit Carthage la Tunisienne ou la Carthagène fondée par des Carthaginois

9. Trad. de Corinne Bonnet, « Des chapelles d'or pour apaiser les dieux. Au sujet des *aphidrymata* carthaginois offerts à la métropole tyrienne en 310 av. J.-C. », *Mythos* 9, 2015, p. 77.

sur la côte espagnole. La Ville originelle, Tyr, bourgeoise donc, donnant naissance à d'autres Rochers, par l'intermédiaire de son dieu tutélaire qui contribue au clonage de l'établissement initial.

De fait, si l'on regarde attentivement l'environnement dans lequel surgissent les filles de la métropole tyrienne, on s'aperçoit que Gadir – le nom phénicien de Gadès/Cadix – est située, à l'époque de l'arrivée des Phéniciens, sur un chapelet d'îles à l'embouchure du fleuve Guadalete. Carthage, si elle n'est pas une île, est cependant située au fond du golfe de Tunis et bordée par la mer sur trois côtés, tandis qu'elle est flanquée de plusieurs collines, dont la plus importante est celle de Byrsa, sur le continent. Ces deux configurations géographiques rappellent la métropole, le Rocher ancestral. Melqart, dans son périple méditerranéen en compagnie des Tyriens, sème en quelque sorte de petits rochers rappelant Tyr et évoquant sa fructueuse diaspora. Aucun des établissements phéniciens de Méditerranée n'est parfaitement identique, et les découvertes archéologiques de ces dernières années ne cessent de le confirmer. Pourtant le dieu, convoqué lors de la naissance de chaque colonie, reproduit en quelque sorte la fondation initiale, entre terre et mer. Cette singularité du paysage tyrien est particulièrement soulignée dans divers textes par les voisins et les conquérants du puissant royaume phénicien. Ainsi Tyr impressionne-t-elle les Assyriens lors de leurs expéditions au Levant au début du I^{er} millénaire av. n. è. Originaires du Nord de la Mésopotamie (Irak), ils découvrent en effet avec un certain émerveillement cette cité comme flottant sur la Méditerranée. De même, dans la Bible hébraïque, Ézéchiël compare Tyr à un navire marchand : « Ô Tyr ! tu dis : "Je suis un navire d'une parfaite beauté !" Ton domaine s'étend jusqu'en pleine mer. Tu as été bâtie de façon splendide¹⁰. »

10. Ézéchiël 27, 3-4 (trad. de la TOB – Traduction œcuménique de la Bible).



*Fig. 1. Les Assyriens repartant de Tyr avec le tribut.
Portes de Balawat (Assyrie, Irak),
règne de Salmanasar III (v. 851 av. n. è.).*

Londres, British Museum. Source : livius.org, licence CC0 1.0 universel.

En Occident, c'est l'historien athénien Thucydide qui, au ^v^e siècle av. n. è., décrit à son tour les implantations phéniciennes en Sicile : « Des Phéniciens s'établirent également sur tout le pourtour de la Sicile, s'emparant des promontoires surplombant la mer et des îlots dans le voisinage, pour pratiquer le commerce avec les Sicules¹¹. » L'historien de la guerre du Péloponnèse, qui s'apprête à raconter la catastrophique expédition athénienne en Sicile en 415 av. n. è., entend souligner la complexité d'une île multiethnique et multiculturelle ; il évoque donc la présence précoce de Phéniciens en Sicile et leur goût pour les îles et les espaces entre terre et mer, un choix stratégique permettant d'établir des liens avec les populations indigènes – les Sicanes et les Sicules – tout en conservant un accès aisé à la Méditerranée. Effectivement, l'un des principaux établissements phéniciens en Sicile est l'îlot de Motyé, que l'on peut, à certains moments de l'année, rejoindre à pied par un gué depuis la côte. Bien connu des archéologues qui l'ont fouillé et continuent de le faire, le site de Motyé (Mozia) fait également songer à Tyr, l'île proche du continent. Les « répliques » de Tyr présentent donc un visage double, à la manière de celui de Tyr, le rocher maritime. Or, ce double visage de la métropole trouve un écho dans celui du dieu qui voyage, explore

11. *Guerre du Péloponnèse* VI, 1, 2 (trad. L. Bodin, CUF).

l'inconnu avec les marins phéniciens et fait étape régulièrement pour établir solidement les assises des réseaux phéniciens, les rochers tyriens dispersés d'une rive à l'autre de la Méditerranée.

Melqart sur le Rocher

Les configurations spatiales de Gadir et de Carthage ou de Motyé ne sont pas les seuls échos au Rocher tyrien. Ce que les paysages disent à leur façon sur l'histoire des navigations phéniciennes, plusieurs inscriptions le confirment dans un langage particulier : celui des formules onomastiques désignant les dieux objets de dévotion. En Sardaigne et à Ibiza, diverses dédicaces nomment Melqart en lien avec Tyr/*Şour*. En Sardaigne, ces inscriptions sont au nombre de trois : une plaquette en bronze retrouvée dans le temple du dieu Sid à Antas (IV^e-III^e siècles av. n. è.), une colonne de marbre de Cagliari (fin IV^e-milieu du III^e siècle av. n. è.) et une dalle de pierre noire de Tharros (III^e-II^e siècles av. n. è.).

À Ibiza, un Melqart sur Tyr/le Rocher est mentionné sur un piédestal découvert non loin de la nécropole de Puig des Molins (III^e siècle av. n. è.). Observons ce texte de près¹² :

Au Seigneur, à Melqart sur Tyr/sur le Rocher (une statue)
en or avec des chapiteaux a accompli (un vœu)
avec le peuple de *tg'lbñ* parce qu'il a ent(endu sa voix).

Cette formulation qui met à l'honneur un Melqart sur Tyr/sur le Rocher, et non pas originaire de Tyr/du Rocher, est identique à celles qui caractérisent Melqart en Sardaigne.

12. Trad. de Joan Ramon, *et al.*, « Deux nouvelles inscriptions puniques découvertes à Ibiza », dans Ahmed Ferjaoui (éd.), *Carthage et les autochtones de son empire du temps de Zama*, Tunis, Institut national du patrimoine, 2010, p. 235.

Celles-ci renvoient indubitablement au rôle qu'avait le dieu dans la métropole : celui de veiller « sur » le Rocher pour le stabiliser et permettre aux hommes de s'y établir. Dans le bassin occidental de la Méditerranée, le choix d'une formule onomastique originale pour qualifier Melqart n'est pas le fruit d'une maladresse mais plutôt d'un choix, chargé de sens. Outre la formulation, la datation de ces inscriptions est également importante : elles ne sont jamais plus anciennes que le IV^e siècle av. n. è., soit dans tous les cas bien postérieures aux fondations des établissements phéniciens de Sardaigne et d'Ibiza, datées respectivement des IX^e et VII^e siècles av. n. è. Le contexte est donc très différent de celui de la naissance de Carthage et de Gadir tel qu'il est rapporté par Justin. Le Rocher auquel Melqart est préposé à Ibiza et en Sardaigne est-il dès lors vraiment Tyr ?

La question de l'existence d'un lieu sacré situé en Occident d'où le culte de Melqart aurait rayonné reste ouverte. Certains ont proposé d'attribuer ce rôle au sanctuaire d'Antas, établi au centre de la Sardaigne, en raison du grand nombre d'attestations de Melqart qu'il recèle. Le temple, construit à la fin du V^e siècle, peut-être au IV^e siècle, dans une zone périurbaine, sur une ancienne nécropole nuragique¹³, est dédié à Sid, une divinité phénicienne peu attestée et parfois associée à d'autres noms divins, comme dans les cas de Sid Tanit ou Sid Melqart à Carthage. Reste à comprendre pourquoi Melqart, si souverain dans sa résidence d'origine, aurait élu domicile dans un sanctuaire consacré à une autre divinité que lui. Est-il même concevable que le dieu trônant sur son Rocher ait choisi en Occident un simple pied-à-terre, une « colocation » ?

En contexte diasporique, la formulation du nom du dieu, « Melqart sur le Rocher », peut être saisie comme

13. De la culture nuragique, qui apparaît en Sardaigne dans la seconde moitié du II^e millénaire av. n. è., et dont la manifestation la plus spectaculaire est l'édifice mégalithique en forme de tour appelé « nuraghe ».

une trace mémorielle, celle de l'origine tyrienne des dédicants. En rappelant très concrètement le paysage réel et symbolique de Tyr, les auteurs de la dédicace laissent une trace de leur adhésion à la large communauté tyrienne, disséminée en Méditerranée mais attachée à ses racines, au Rocher primordial. Au IV^e siècle et aux siècles suivants, les anciennes fondations phéniciennes sont connectées entre elles, et avec Carthage, la Nouvelle Tyr. Cette sphère punique en Méditerranée occidentale englobe notamment l'île d'Ibiza, où les Puniqes occupent tout le territoire insulaire et non plus simplement sa frange sud comme dans les premiers temps. En Sardaigne, les populations locales et phénico-puniques se sont rencontrées, apprivoisées, influencées. Mentionner Tyr/le Rocher dans l'appellation de Melqart, c'est donc faire référence aux temps anciens et réactiver un savoir partagé. Loin de la métropole, et bien après l'arrivée de leurs ancêtres, ces hommes ont recours à une formule onomastique nouvelle qui livre le portrait d'un dieu dont le culte s'est délocalisé tout en maintenant en vie le lien avec Tyr, porteur d'identité et de mémoire, promesse de protection et de prospérité.

Loin d'être une évocation mélancolique, une sorte de mal du pays, la formule employée fait référence au dieu fondateur par excellence, au dieu qui accompagne et protège les entreprises coloniales, au dieu dont le nom symbolise la « mère patrie ». Sur ce plan, les inscriptions, au-delà de la mention du dieu, donnent d'autres indices intéressants. À Tharros, par exemple, la formule de datation de l'inscription mentionne les suffètes à *Qarthadasht*, une autre « ville nouvelle » qui est très probablement Tharros elle-même en tant que fondation tyrienne¹⁴. Les auteurs de la dédicace à « Melqart sur le Rocher » appartiennent donc

14. Le suffétat est la plus haute magistrature dans les cités de la sphère punique. À Carthage, les deux suffètes élus chaque année sont un peu l'équivalent des consuls de la République romaine.

au corps civique de cette ville, ou du moins s'inscrivent pleinement dans une réalité locale. Quant à Ibiza, le dédicant mentionne le peuple de *tg'lbñ*, auquel il est affilié. Impliqués dans leur propre communauté, ces agents du culte de Melqart perpétuent le souvenir de Tyr et son dieu tutélaire. Le nom de « Melqart sur le Rocher » fait donc écho au réseau qui relie le Rocher par excellence, Tyr, et les rochers-colonies, fruits d'une diaspora qui entretient le souvenir de ses racines proche-orientales. Melqart est précisément l'outil de cette construction sociale, mémorielle et identitaire.

Diodore de Sicile, qui écrit une histoire universelle intitulée *Bibliothèque historique* au I^{er} siècle av. n. è., lorsqu'il raconte le siège de Carthage mené par Agathocle de Syracuse à l'été 310 av. n. è., revient également sur le lien entre le dieu de Tyr et la plus célèbre des fondations tyriennes¹⁵ :

Les Carthaginois, pensant que ce revers de fortune était dû aux dieux, se tournèrent vers toute forme de supplication de la puissance divine ; croyant en outre qu'Héraclès, qui est préposé aux colons, était particulièrement irrité, ils envoyèrent à Tyr une grande somme d'argent et les offrandes les plus coûteuses. Colonie issue de cette ville, Carthage était jadis dans l'usage d'envoyer à ce dieu la dîme de tous les revenus de l'État ; mais par la suite, ayant acquis de grandes richesses et bénéficiant de rentrées de plus en plus élevées, les Carthaginois n'envoyèrent que peu de chose, en ayant moins de considération pour le dieu. Suite au désastre, ils se repentirent et tous se souvinrent du dieu de Tyr. (*Bibliothèque historique* XX, 14, 1-3)

Celui que Diodore, en grec, appelle « Héraclès préposé aux colons » entre directement en résonance avec

15. Sur ce passage, voir Corinne Bonnet, « Des chapelles d'or pour apaiser les dieux... », *op. cit.*, p. 71-86 (trad. de l'auteure).

l'Héraclès archégète, *alias* Melqart Baal de Tyr, invoqué par les frères tyriens Abdosir et Osirshamar. Fondateur, protecteur, connecteur, le dieu de Tyr symbolise la relation entre la cité africaine et sa métropole ; son culte permet de reconnaître et de réactualiser – sauf quand les Carthaginois l'oublie ! – le rôle de Tyr dans l'histoire ancienne et récente de sa « fille ». Les dons offerts par les Carthaginois et destinés à Tyr passent nécessairement par Melqart juché sur son Rocher. Des siècles après la fondation de Carthage, alors que la métropole punique subit un siège sans précédent, c'est ce dieu ancestral qui est identifié comme l'interlocuteur privilégié pour résoudre la crise provoquée par le fait que le lien s'est distendu : les Carthaginois ont perdu de vue leur origine tyrienne, ils ont délaissé Melqart ; Agathocle de Syracuse et ses troupes servent de rappel à l'ordre. Le destin de Carthage reste donc dépendant du patronage de Melqart, l'Héraclès préposé aux colons.

Tous ces témoignages montrent que Melqart n'est pas simplement un dieu qui voyage en Méditerranée au départ de Tyr. La manière dont il se déploie dans l'espace dit bien plus que cela et donne accès à un portrait beaucoup plus nuancé et complexe. Melqart est à la fois le dieu souverain de Tyr, son fondateur et protecteur, et le catalyseur de l'expansion tyrienne en Méditerranée, dont il assure le succès et la pérennité grâce aux fondations qu'il essaime et aux liens dont il se porte garant. Le Rocher, dont il est le Seigneur, est une patrie, un berceau, un modèle et une attache. L'identité tyrienne, grâce à son culte, se trouve perpétuellement actualisée et renforcée dans l'espace civique et culturel, comme dans les paysages qui portent sa marque. Sous le signe de Melqart, le Seigneur des Rochers, se déploie un réseau dont les ramifications s'étendent (au moins !) jusqu'aux Colonnes d'Hercule, tandis que ses racines semblent s'arrimer toujours plus solidement au premier Rocher.

Melqart, Sid et Héraclès : portraits croisés

Les traits constitutifs du portrait de Melqart se révèlent ainsi au fur et à mesure de ses pérégrinations méditerranéennes par le biais des appellations qui le caractérisent. Mais nous possédons aussi un portrait en image du dieu. En Phénicie, à Chypre ou encore à Gadir, il apparaît le plus fréquemment sous un aspect héracléen, couvert d'une peau de lion dont la gueule lui sert de couvre-chef, armé d'une massue. Le fait que Melqart se pare de cet attribut d'Héraclès ne signifie pas qu'il se déguise en Héraclès ou qu'il s'identifie au héros grec. En effet, comme pour le nom, on n'a pas affaire à une traduction pure et simple, ni à une transposition automatique, mécanique. Il s'agit davantage d'exprimer, de représenter symboliquement, par le biais d'un attribut iconographique, comme on le fait avec un attribut onomastique, un trait qualifiant la divinité. Ainsi, parti de Tyr, Melqart croise le chemin d'Héraclès dont il emprunte certains schémas iconographiques qui expriment en image sa puissance divine.

La dépouille léonine d'Héraclès est celle du lion de Némée, tué par le héros grec lors du premier de ses célèbres travaux. Si le fait que Melqart porte également la *léontè* ne renvoie probablement pas à une mythologie relatant ses exploits, similaires à ceux qu'accomplit Héraclès – aucun fragment de littérature phénicienne ou punique ne nous est parvenu –, en revanche il fait très certainement écho à sa condition royale. En effet, dans tout le Proche-Orient ancien, la victoire sur le lion symbolise le pouvoir royal et des symboles léonins apparaissent fréquemment, sur des reliefs, des statues, des armes ou des bijoux, en lien avec la royauté¹⁶. Les rois sont aussi souvent comparés à des lions dans les hymnes, dès le III^e millénaire av. n. è.,

16. Elena Cassin, « Le roi et le lion », *Revue de l'histoire des religions* 198/4, 1981, p. 355-401.

et cette comparaison s'exprime même occasionnellement dans leur nom propre, comme c'est le cas pour le roi *Pirigdalla*, de la III^e dynastie d'Ur, en Mésopotamie, à la fin du III^e millénaire, dont le nom signifie « Il (le roi) est un lion puissant ». Par la suite, l'importance du lion comme symbole de force et de souveraineté ne se dément pas et les rois assyriens du I^{er} millénaire se font représenter à la chasse au lion, un moment qui exalte leurs qualités physiques et tactiques. Ainsi donc, si la *léonté* d'Héraclès renvoie à l'exploit de Némée, ce même attribut porté par Melqart revêt assurément une tout autre signification dans la sphère culturelle qui est la sienne ; l'image, en d'autres termes, vient confirmer ce que dit déjà le nom du dieu : Melqart est un roi !



Fig. 2. Melqart revêtu de la léonté (Chypre, s.d.).

Morlanwelz (Belgique), Musée royal de Mariemont, MAR-MRM-EGYP-Ac.840.B.
Source : Images et histoires des patrimoines numérisés, Fédération Wallonie-Bruxelles.

Quant à la massue, taillée par Héraclès lui-même dans un bois d'olivier et avec laquelle il achève le lion de Némée – selon les auteurs et les artistes qui représentent l'épreuve –, elle oriente aussi, à sa façon, vers le monde sauvage, car c'est une arme qui symbolise la force brutale, primitive, qui s'emploie sans règle. Elle représente la maîtrise qu'exerce le dieu sur l'environnement dans lequel il évolue. Tout comme Héraclès, Melqart parcourt la Méditerranée, jalonne des espaces inconnus, explore des territoires nouveaux où aucun Phénicien ni Grec n'a posé le pied avant lui. Armé de sa massue, couvert de la peau de lion, il se meut jusqu'aux limites du monde connu, Gadir, dont le nom signifie précisément « frontière », « mur », et le détroit de Gibraltar. La massue est donc l'arme du pionnier qui défriche les rochers pour les rendre accueillants aux hommes.

En Méditerranée, et en Sardaigne plus particulièrement, Melqart ne croise pas seulement Héraclès. Sur sa route, il rencontre un certain Sid, une entité divine phénicienne, peu et mal connue, dont le nom renvoie, par l'étymologie, à la chasse. Pour des raisons que l'on ignore, en Sardaigne, Sid devient, au moins sur le site d'Antas que nous avons évoqué ci-dessus, le « Père des Sardes », *Sardus Pater*, l'ancêtre fondateur des établissements phéniciens et puniques de l'île. Or, Melqart est précisément désigné comme le père de Sid, en Sardaigne. Ici, le Baal de Tyr est au cœur d'une réélaboration, d'une transformation du paysage cultuel visant à répondre aux besoins spécifiques du contexte sarde. Le temps n'est plus aux fondations et aux premiers contacts avec les populations nuragiques (les indigènes de la Sardaigne) ; c'est celui de l'affirmation de l'emprise punique sur la Sardaigne et en même temps d'une identité spécifique de l'île à la croisée de ces divers apports. Dans les antiques fondations devenues des agglomérations bien implantées, soucieuses du développement de leur arrière-pays, même si le lien à la mer ne s'est pas

distendu pour autant, Melqart et Sid unissent leur force pour symboliser ensemble la richesse de l'île, son rayonnement et son hybridité culturelle. Qu'il apparaisse comme Melqart, père de Sid, ou comme Melqart sur le Rocher, le Roi de la Ville est l'artisan privilégié des liens que l'on tisse avec ses origines, véritables ou imaginaires, en direction de Tyr, la métropole. Le dieu – comme son nom – s'avère plastique ; il s'adapte, il s'actualise pour exprimer l'étendue et la durée de son pouvoir divin.

Reste cependant à comprendre ce que Melqart fait à Ibiza, qui n'est pas à proprement parler une fondation de Tyr. L'Ibiza phénicienne est en fait une fondation secondaire, une échelle créée par des Phéniciens issus de la péninsule Ibérique, probablement de Gadir ou Malaka (Málaga). Alors que vient faire Melqart sur cette île ? Appelé sur place pour veiller sur le Rocher, il inscrit l'île dans le vaste réseau diasporique tyrien de première et deuxième génération en rappelant l'origine commune de chacun des rochers qui accueillent les entreprises des Phéniciens et Puniqes de Méditerranée occidentale. Par-delà l'acte de fondation lui-même, Melqart fait donc fonction de trait d'union entre Orient et Occident, entre passé et présent. Mobile mais garant de stabilité, tyrien mais capable d'embrasser du regard toutes les entreprises phéniciennes et puniques, Melqart est souverain encore et toujours d'une extrémité à l'autre de la Méditerranée.

Melqart : entretenir le lien avec la métropole

Lorsque ces enfants se virent seuls, ils se mirent à crier et à pleurer de toute leur force. Le Petit Poucet les laissait crier, sachant bien par où il reviendrait à la maison, car en marchant il avait laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avait dans ses poches. (Charles Perrault, *Le Petit Poucet*, dans *Les Contes de ma mère l'Oye*, 1697)

A priori, il n'y a pas de lien évident entre le Petit Poucet de Perrault et Melqart le Tyrien. L'un est haut comme le pouce, l'autre prend les traits d'un roi puissant ou d'un guerrier armé d'une massue ; l'un est fils d'un bûcheron pauvre, l'autre est roi-dieu d'une cité prospère ; le terrain de l'un est la forêt, celui de l'autre est la mer. Et pourtant, tous deux cherchent finalement à ne pas se perdre, à retrouver le chemin de la maison, qu'elle soit petite chaumière familiale ou Rocher insulaire phénicien. Pour ce faire, chacun à sa manière balise la route, à l'aide de cailloux dans un cas, de rochers – les villes nouvelles – dans l'autre. Petit ou Grand Poucet, ces personnages tracent des pistes dans le temps et dans l'espace.

Le parcours méditerranéen que nous avons accompli dans les pas de Melqart a révélé le portrait complexe et paradoxal d'une divinité fortement attachée à sa ville, Tyr, qui s'est déployée partout en Méditerranée à la faveur des entreprises diasporiques des Phéniciens croisant celles des Grecs. Melqart partage avec Héraclès/Hercule une double nature de voyageur et de « civilisateur », mais il serait réducteur de s'en tenir à ce double aspect. En tant que Baal de Tyr/*Sour*, dieu préposé aux rochers, qu'il stabilise et protège au cœur des mers, Melqart veille sur les assises des établissements phéniciens, condition *sine qua non* des activités maritimes. Même après la prise de Tyr par Alexandre, qui relie l'île au continent, même après la chute de Carthage, anéantie par Scipion, même après l'annexion de Gadir dans la province romaine d'Hispanie, le souvenir de l'action bienfaisante de Melqart, le Roi de la Ville, le Maître des Rochers, subsiste jusque dans l'épopée dionysiaque de Nonnos de Panopolis au terme de la période antique.

Comme Janus, le dieu romain au double visage, dieu du temps et dieu des passages, Melqart est attaché à une double temporalité, entre passé et présent. En perpétuel mouvement, c'est sans doute lui qui est représenté sur les

monnaies de Tyr du v^e siècle av. n. è., qui mettent à l'honneur un être divin chevauchant une sorte d'hippocampe en pleine mer et brandissant un arc. Aucune légende ne vient l'identifier, mais qui mieux que Melqart incarnerait la puissance conquérante de Tyr ?



Fig. 3. Monnaie en argent (sicle). Sur l'avvers, dieu barbu chevauchant un hippocampe ailé à droite, tenant un arc (Tyr, Phénicie, 347-346 av. n. è.).

Paris, BnF, département des monnaies, médailles et antiques, L 2808.